

Les écrits

IES ÉCRITS

Deux rêves

Louis-Philippe Hébert

Number 162, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98087ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, L.-P. (2021). Deux rêves. *Les écrits*, (162), 56–65.

DEUX RÊVES

Conversations télépathiques avec les ventriloques

Cette histoire est celle de ceux qui parlent sans ouvrir la bouche. Si vous voulez bien, je les appellerai les ventriloques. Ils n'ouvrent pas la bouche, non. Ils ne remuent pas les lèvres. Ils vous regardent avec une telle intensité que je ne pourrais faire semblant qu'ils ne parlent pas. Pourtant, ils parlent !

Rapidement je leur trouve un divan sur lequel ils pourront s'asseoir. Au début, je restais debout. Au garde-à-vous. Mais vite je me suis senti ridicule. J'ai cherché à m'asseoir, moi aussi. Après tout, j'étais chez moi.

Les visiteurs, c'étaient eux. Je ne dirais pas les intrus. Ils étaient, semble-t-il, déjà présents dans mon esprit. Et dans mon salon, chez eux. Ils sont parfois deux, ou trois, parfois un seul. Je n'arrivais pas à surprendre ni à comprendre les échanges qu'ils avaient entre eux. En fait, ils ne s'intéressaient pas l'un à l'autre. Et ne se répondaient pas. Quand il n'y avait qu'un seul ventriloque, la question ne se posait pas. Évidemment. Je ne pouvais pas dire que l'on puisse dans les circonstances parler de dialogue au sens propre.

Ils ne s'intéressaient pas, non plus, à ma personne. Mais ils parlaient. Je les entendais. Je ne sais même pas s'ils s'adressaient à moi. J'étais là. Je ne voyais pas les lèvres bouger. J'avoue qu'à leur tour, ils ne m'intriguaient pas. Ces conversations, appelons-les ainsi bien que l'on ait été plus en présence de monologues que de conversations, mais tout de même disons ces conversations – ce mot revient continuellement même dans leurs propos – se situaient hors du temps et, comme tout ce qui est intemporel, leurs paroles ne prétendaient pas avoir un sens. Qui, lui, a besoin d'une échéance pour s'établir, puis disparaître comme tout échéancier en est couvert. Ah, le sens !

Petit à petit, parce que dans ce rêve, voyez-vous, il subsistait des bribes de réalité – de ce qui dans la réalité fait tourner sur lui-même le moteur d'engins dont le fonctionnement aussi répond à un échéancier, de ce qui exerce une pression sur les moribonds pour qu'ils s'éteignent comme une vieille ampoule qui clignote de manière erratique dans un placard –, il subsistait du temps. En fait, des miettes de temps parvenaient jusqu'à nous et infiltraient nos rencontres sporadiques.

Ils n'en parlaient pas, eux. Ils subissaient le temps comme nous subissons un

insecte. Avec agacement. Mais ils conservaient toute leur dignité. Chapeau sur les cuisses. Je pensais à une poupée. J'aurais voulu une poupée. Mais pas question pour eux d'actionner une poupée assise sur leurs genoux, dont seuls la mâchoire et les yeux seraient mobiles, avec tombant sur les yeux des paupières lourdes ayant l'apparence d'ongles en porcelaine.

J'évoque cette possibilité que ce soit des ventriloques parce que certains amuseurs publics en faisaient profession autrefois. Et c'est la seule image connue qui me vienne à l'esprit. Tant mieux. À l'âge où je suis rendu. Il y a toujours un effet bénéfique quand un rêve passe à la réalité, ne serait-ce qu'en coup de vent.

Cette évocation à elle seule produit sur moi un sentiment de déjà vu. Les numéros de music-hall étaient-ils issus, eux aussi, du rêve? Qu'ils aient autrefois existé me rassure. Voilà. Comme si la fantaisie de la scène pouvait mettre de l'ordre dans mon sommeil et ce cauchemar absurde, conférer une réalité à mon existence.

Au pas, les ventriloques de la nuit! Travaillez les ruelles sombres, les pannes de secteur, les intérieurs malsains mis au grand jour sur les tables d'opération. Ou les bassines de la morgue. Mais, avouons-le, il y a si longtemps que j'en ai observés à la télévision, des ventriloques. Je parle des ventriloques. Sauf durant un décalage, technique, entre l'image et le son pendant les nouvelles de fin de soirée. L'impression de ventriloquie.

Je m'aperçois – au regard de mes visiteurs muets, je le vois bien – que toute manœuvre de diversion les laisse froids. Je parle, je parle. Je m'encombre de mots. J'essaie de les apprivoiser. Quel sot je suis! Bien plus que silencieux, ils demeurent parfaitement et totalement indifférents. Ils ont des cravates noires comme les entrepreneurs de pompes funèbres. Dommage qu'ils n'aient pas la contenance des statues, je veux parler de leur immobilité qui, pourtant, m'a toujours semblé insolente. Car, je le répète, ils ne sont ni vraiment taciturnes ni vraiment immobiles. Des petits gestes, soit! Des gestes invisibles. Imperceptibles. À peine un tremblement. Que seul moi, qui les observe avec une tension que d'autres trouveraient insupportable, je perçois. Des paroles muettes. Insensées, je l'ai dit. Que j'entends. Un flot de paroles! Des rivières qui débordent de leur bouche, comme de la mienne. Sans un son.

Je ne suis jamais à court d'explications. Et j'argumente. Et ils ne ferment même pas les yeux. Ne clignent pas des paupières. Je lance vers eux toutes sortes de mots et d'assemblages de mots. Je choisis les expressions bizarres. Les plus convaincantes. Les plus folles comme celles que l'on emploie lorsqu'on parle de création ou d'art à la radio, et qu'on traite les artistes de fous. Les ventriloques ne répondent pas. Mais quand à bout de souffle j'arrête de parler, à tour de rôle ils renvoient vers moi mes paroles.

Cette séquence évidemment ne s'applique pas quand je suis en présence d'un seul d'entre eux. Seul, il ne s'obstine pas. Celui-là parle comme on souffle un baiser, diriez-vous si vous sentiez son haleine se poser sur votre joue. Détrompez-vous ! Il n'y a pas d'amour là-dedans. Les paroles des ventriloques n'ont aucun sens, vous dis-je. Comme les miennes, sans doute. Pour eux. Pour vous. Maintenant. Seuls ou en groupe.

Ils souffleraient une bougie. Le décor vacillerait. La table basse du salon bougerait. La théière se répandrait sur le tapis. Une partie de son contenu sur la surface de la table, l'autre par terre. Vaisselle éclatée sur le sol. Fractures en vue même pour mon tibia. Par sympathie.

Je n'ai pas besoin de vérifier si ça vient d'eux, ce tremblement de terre. Je ne cherche pas un miroir que j'aurais miraculeusement glissé dans ma poche pour vérifier leur haleine, en trouver un demeure une possibilité quand on rêve. Inutile d'espérer un développement inattendu... Non. Il n'y en aura pas. Je sais – oui, je sais ! – que ma mâchoire est immobile et que ma bouche ne s'ouvre plus. Ne s'est pas ouverte en réalité. De toute notre rencontre. Mes yeux sous les paupières lourdes s'agitent de gauche à droite et retour.

Je ne sens plus leur voix en moi. La panique suffira à me réveiller.

Pendant toute la journée, c'est à peine si j'arriverai à chuchoter pour demander un café. Le sirotant, je m'interroge. Ai-je crié durant mon sommeil ? Je crois bien que non. Je sais que non.

De ma part, ils ne l'auraient pas toléré.

Jos sait tout

Celui qui devine ton âge, qui connaît la marque de ton auto, qui sait ce qui est arrivé dans l'actualité le jour de ta naissance, qui te regarde dans les yeux et qui déclame ton passé comme un écolier sa récitation, celui-là te dira quel jour tu t'es trompé à l'école, le mot que tu as utilisé et que tu n'aurais pas dû avec celle que tu aimes, la douleur que tu as causée et toi, tu ne t'en apercevais même pas ; il fallait donc que, tout au cours de ton existence si longue maintenant, si longue aujourd'hui, il t'ait accompagné. Toujours au bord de ton lit, il attend qu'une dernière fois tu te réveilles.

Lui, il sait ce qu'il t'est arrivé. Alors que toi, tu étais trop préoccupé de mettre le pied sur le bon pavé, d'éviter en sautant (discrètement, tu avais quarante-sept ans tout de même) par-dessus les lignes qui séparent les dalles du trottoir. Tu es rentré chez toi en tremblant ce soir-là. Tu savais que tu n'avais pas fait ce que tu devais faire – mais quoi, bon sang ! Quoi ? Tu ne pouvais pas retourner sur tes pas. Tu l'ignorais. Avoir su qu'il était là. Mais tu ne le savais pas. Tu ne pouvais pas lui demander quelle direction prendre, à gauche, à droite, entrer dans cette maison jaune, forcer cette serrure, ouvrir la porte de chêne, courir jusqu'au salon. Y avait-il même un salon ? Y avait-il quelqu'un dans le salon ? Et dans la chambre, y avait-il encore un lit ? Et lui, assis au bord à t'observer.

Lui, il est là tout au long de ta vie, il t'observe. Il te regarde mourir. Il prend des notes pour plus tard mais tu ne le vois pas – en fait, tu le vois, mais tu ne le remarques pas... Il prépare la rencontre de ce soir ; il prépare depuis quarante-sept ans le moment où tu seras devant lui, un dollar à la main comme pour le défier.

JOSEPH SAIT TOUT, homme de cirque, comment pourrais-tu en douter ? Et pourquoi fallait-il que tu ailles le provoquer ? Il se tient à l'écart dans une allée sombre, entre deux baraques. Il n'a même pas de stand. Une chaise plaquée contre le mur et une affiche dessinée à la main. Beaucoup de fioritures, mais pas de fautes sur ce bout de carton cloué au-dessus de sa tête (il est et il restera assis) même si, parfois, il a été obligé de comprimer certains mots sur le carton, son propre nom, parce qu'il n'avait pas bien calculé l'espace qu'il avait. Ce n'est pas un projecteur braqué sur lui, mais bien un rayon de lumière fortuit, un éclairage qui provient de la petite fenêtre à l'arrière de la

maison hantée. Un éclairage qui pâlit quand un enfant jette un regard à l'extérieur avant de replonger dans une horreur moins terrifiante que celle qu'un seul coup d'œil lui a inspiré. Car il est laid, celui qui devine tout.

Il y a devant lui une table pliante où ses doigts sont posés comme des pattes d'araignées. Il a l'air presque endormi. Et toi, tu prends ta compagne par la main, tu te présentes en ces mots : « Allez, dis-moi qui je suis. » Il lève les yeux vers toi et tu comprends que tu n'aurais pas dû le provoquer. Que c'est toi qui as commencé. Comme à l'école, tu voudrais courir pour lui échapper.

D'un seul regard, tu as compris qu'il t'avait suivi de secondes en secondes durant toute ta vie. Il te suivra ainsi jusqu'à ta mort. Il n'aurait pas agi autrement, de toute façon. Et cette rencontre était programmée comme s'il l'avait notée à son agenda. Non, à *ton* agenda.

« Te voilà enfin. » Aujourd'hui, tu sais. Tu sais qu'il est là. Qu'il sera toujours là. Et que tu ne pourras jamais lui échapper.

« Tu t'attendais à quoi ? Irma la voyante ? »

Remonte dans le temps.

Tu as cinq ans. Tu traverses la rue en courant. Il est là. Il attend sur le trottoir d'en face parmi les piétons que le feu de circulation tourne au vert. Il t'observe. Il surveille ta danse enfantine entre les automobiles. Il calcule dans combien de temps une voiture passera à toute vitesse. Il regarde sa montre. Elle t'aurait écrasé sous ses yeux. Il serait resté planté devant toi jusqu'à ton dernier souffle. Maintenant, tu le revois. Son sourire en coin et cette façon de s'en aller pas très loin, juste assez pour que tu oublies sa présence.

Tu es en pleine adolescence. Tu courtises cette fille qui a de beaux seins. Tu la caresses jusqu'au lit. Il est couché dans le lit d'à côté. Il ne fait même pas semblant de dormir. Ce soir-là, tu éjaculeras sans crier.

Arrive la période des examens. Dans la grande salle de l'université qui loge quatre-vingts étudiants, il est assis derrière toi. Depuis le temps qu'il étudie à la bibliothèque en suivant le même horaire que toi, il connaît toutes les

réponses surtout celle qu'il faut donner à la dix-septième question. Et qu'il souffle dans ta direction. Parce que, lui, rien ne le distrait. Rien ne le distraira de ce qui est important pour toi. Alors que toi tu ne crois pas ce qui t'arrive ni pourquoi.

Il ne soufflera pas seulement la solution. Il ne répond même pas aux signes que tu lui adresses et qui ressemblent sans doute à des simagrées pour le surveillant. Tu n'es pas si nerveux pourtant. Tu n'as pas le syndrome de la Tourette. Mais tu te demandes encore pourquoi tu es là. Et, aujourd'hui, bien loin de la classe, pourquoi son haleine est si putride.

Il ne sera pas médecin et toi tu seras comme lui. Mais à ta première maladie, il se trouve derrière le comptoir quand la pharmacienne te remet ta pénicilline contre la gonorrhée. Déguisé en femme, mais si mal accoutré.

Tu ne sais même pas si tu te souviens de tout cela ou si c'est lui qui t'envoie ces images en empochant le dollar que tu lui as remis, puis il réclame tout ce que tu as comme billets dans ton portefeuille. Non. C'est faux, et tu le sais. C'est toi qui insistes pour qu'il prenne tout ton argent. Tu lui donnerais ta vie. Ici. Maintenant. Immolé pour mettre fin à cette poursuite qui te tue. Mais ton amie te ramène à la maison plus saoul que tu ne l'as jamais été. Pourtant, ce soir, tu n'as pas bu. Peut-être même que tu ne boiras plus à compter d'aujourd'hui.

Elle monte se coucher. Elle pourrait partir. Avec un étranger. Ou ton meilleur ami. Ou avec lui. Tu cherches des photos. Tu fouilles dans les tiroirs. Tu scannes le contenu de ton téléphone. Tu t'aperçois que tu n'en prends presque jamais. Ou que tu ne les gardes pas quand on t'en donne de toi. Tu effaces tout. Tu voudrais gommer ton passage. Ta vie n'est pas balisée par des images. Tu ne t'attaches pas à cette forme de mémoire. D'autres en ont-ils de toi ? Tu te prêtes sans trop te faire prier à cette coquetterie. Tu te contenteras donc des six ou sept photos que tu as trouvées. Évidemment, il est là. Non ? Il est toujours là. Parfois, il te prend par l'épaule. D'autres fois, il te tourne le dos. Mais c'est lui.

Bien sûr que c'est lui. Sur celle-ci, tu as l'impression qu'il te fait un clin d'œil. C'est sans doute à cause du soleil qu'il cligne des yeux. Ou le flash l'aura aveuglé. Ou c'est volontaire. Comme s'il savait qu'un jour tu voudrais regarder

ces photos. Et que, pour une fois, tu le remarquerais. Sur celle-là il te fixe comme il le fait sur cette autre photo que ton amie a prise, de lui et de toi, côte à côte, parce qu'elle était étonnée qu'un confrère de classe sache autant de choses sur toi. Qu'un presque étranger soit au courant de détails si infimes, si microscopiques. Qu'elle-même ignore. Ce genre de petits événements qu'on cherche habituellement à oublier. Qui remontent à la surface comme un noyé, ou comme un mal d'estomac qu'on s'empresse de refluer en ravalant une moue acide. Et même des faits qui vous concernent tous les deux. Elle et toi. Depuis ces épousailles qui n'ont pas eu lieu.

Tu compares les photos prises à des époques diverses, qui te montrent avec des compagnes différentes à des âges qui sont passés aussi. Il faudrait que tu te concentres pour les remettre dans un ordre chronologique acceptable. Mais pour lui, tu n'as aucun effort à fournir. Il n'apparaît jamais de manière vraiment différente.

Il porte toujours le même costume qu'à cette foire où il dit l'avenir avec autant de facilité que le passé. Chaque fois que tu fermes les yeux, tu le revois le long du mur de planches devant sa petite table pliante. La pancarte écrite au crayon feutre Joseph sait tout. Vraiment? Non! Jos sait tout. Il y a des variantes dans le rêve. Toujours le même rêve. C'est ce rêve qui te tue.

Une table sur laquelle il t'a fallu – c'est obligé! – déposer quelques objets que tu avais dans les poches. Des clés. Et un paquet d'allumettes. Il l'avait vu. À l'intérieur du rabat, un numéro de téléphone. Il l'a décliné devant ta compagne intriguée. Il a parlé d'une femme. Et un bout de papier. Une note ne pas oublier de... non complétée. Le numéro de téléphone d'une vieille maîtresse que tu n'as pas oubliée.

Tu le reconnais sur toutes les photos. Jos n'a pas changé. Il est toujours entre deux âges. Il t'accompagne dans le temps. Il voit qui te photographie, qui – ça, tu l'as depuis longtemps oublié – a décidé que ce moment valait la peine d'être immortalisé. Parfois on ne le voit même pas à l'arrière-plan. Comment le reconnaître avec certitude? Toi, tu sais. On dirait qu'il est à l'horizon. Il faut forcer des yeux pour l'apercevoir. Ça pourrait être le soleil ou la lune. D'autres fois, il est tout près. Il te touche presque. Et il sourit comme si tu le connaissais. Tu vois la topographie de son nez. C'est fou, tu finis par penser que c'est ton père.

À coup sûr, il est parent avec toi. Ce parent-là s'est glissé dans ta vie comme une écharde génétique. Il s'est enkysté dans ton existence. Tu aurais pu mourir sans jamais ne l'avoir remarqué. Mais il a fallu que, ce jour-là, au parc d'attractions, dans une impasse entre deux baraques, attiré par cette pancarte si rudimentaire, tu sois assez curieux pour aller le rencontrer.

Tu appelleras ta mère en revenant des manèges d'Old Orchard. Tu lui demanderas – tu connais la réponse – si elle n'a pas un album de photos. Qui te serait consacré. Toi, bébé. Oui. Comment aurais-tu pu en douter ? Tu cours chez elle à ton retour. Tu aurais pris l'avion si ça avait pu accélérer le trajet. Tu arrives en sueur. En transe serait plus juste. Elle t'installe au salon. Tu vois, comme si c'était la première fois, le mobilier de ton enfance entassé dans l'appartement. Elle est si heureuse. Il y a longtemps que tu ne lui as rendu visite, comme cela, à l'improviste. Elle t'attendait. Elle a un nouvel ami. Elle attendait ce moment pour te le confier.

Elle a fait du thé. Et des biscuits. Tu sautes sur l'album. Elle est un peu surprise par cette soudaine passion. Elle voudrait croire que c'est de l'amour filial. De la reconnaissance suffirait. Toi qui ne t'es jamais intéressé qu'à l'avenir, qu'à t'évader.

« Même enfant, tu demandais toujours où était la porte de sortie et tu ne la quittais pas des yeux. »

Comme si tu avais honte de ta famille. Te voilà le nez dans les photos qu'elle a gardées.

« Tu pensais à partir même à l'âge de six ans. Bien avant que ton père et toi, vous n'ayez cette dispute... »

Tu le sais. Ça, tu ne l'as pas oublié. Ni qu'elle a gardé ta chambre intacte, toujours prête à te recevoir.

« Tu as ton lit. Tu ne seras jamais un étranger ici. » Ton père est décédé.

Et lui, est-ce un étranger ?

« Je n'en ai jeté aucune. »

Il est toujours présent. Quelque part dans le décor. À gauche, à droite, il est toujours là. Même le jour de ton baptême. Là non plus, il ne se cache pas de la caméra. Au contraire, s'il est un passant, il s'immobilise et se retourne pour fixer l'objectif. Si c'est un invité, il s'approche de toi comme pour t'adresser la parole. Tu le pointes du doigt.

« Qui est-ce ? »

Il n'est pas possible qu'elle ne le voie pas. Elle te regarde et elle se met à pleurer. Il y a longtemps qu'elle ne l'avait plus remarqué.

« Celle-là, j'aurais dû la brûler. »

Elle va parler. Tu le sens. Elle va te parler de cet oncle qui s'est suicidé. De sa sœur jumelle qu'elle n'a jamais connue. Des choses étranges que l'on ressent parfois quand on est né deux. Deux à la fois. Du manque que cela représente. Quand l'autre disparaît à un an et demi. Qu'il faut apprendre à ne pas s'en faire. Qu'avec le temps, on finit par oublier.

« Tu n'es pas du genre à te laisser encombrer, toi. »

Tu sors de l'appartement comme un impoli. Tu descends dans le métro. Tu descends à Berri-UQAM. Il y a une cabine qui ressemble à une cabine téléphonique. Tu tires le rideau et tu t'assois dans le photomaton. Tu ajustes le siège de bois monté sur une vis sans fin en le faisant tourner sous toi comme un banc de piano. Tu glisses un billet dans la fente. Tu reçois quatre flashes comme autant de gifles ; comme autant de coups de poing sur la tempe, tu entends les déclics.

Une minute. C'est le temps qu'il faut pour qu'un pavé de quatre photos glisse vers toi. Une minute. Une pauvre petite minute pour en avoir le cœur net sur ta vie. Une minute, c'est trop. Dans trente secondes, tu seras déjà parti. Une annonce au micro. La rame de métro n'attend pas. Une minute plus tard, précisément, les photos tombent par terre. Le balayeur, en les ramassant, s'étonne que tu n'en aies pas voulues. Puis il mettra cela sur le compte d'une forme floue qu'on aperçoit en arrière-plan.

Il pensera à cette manie qu'ont les adolescents – et les adultes, maintenant !

– de se faire photographier par deux en s'entassant dans la même cabine. Même parfois en faisant des grimaces ou en montrant sa poitrine. Puis, il comprendra que le rideau a été mal tiré. Que quelqu'un a glissé sa tête par l'ouverture et a été photographié en même temps que toi. Mais cette partie de la photo est hors foyer et il ne reconnaîtra pas son propre visage. Qu'est-ce qu'il était allé faire là ? Les photos sont ratées. Il pensera comprendre pourquoi tu as plongé en courant sur les quais au moment où la rame du métro entrait en sifflant.

Jos continuera de balayer derrière toi... Il est habitué.

-

Louis-Philippe Hébert fréquente les mondes complémentaires de la science et de l'imaginaire. Au moment d'écrire ces lignes, il termine son trente-septième livre. Ses œuvres ont été traduites en sept langues.
